

Pascal Ruter

L'AMOUR du subjonctif

Didier Jeunesse

À tous les fuyards et tous les cœurs déchirés.

1

La principale

Voilà, les enfants... Que dis-je, les enfants? Les jeunes, oui! Vous pouvez constater que je suis calme et prête à vous écouter.

Je ne suis pas là pour vous accabler, ni pour vous juger. Je suis là pour comprendre. *Vous* comprendre. Ou essayer, en tout cas. Ce n'est pas pour me vanter, mais je crois vous avoir toujours soutenus dans les périodes difficiles et les épreuves, comme j'ai partagé votre joie dans les moments de grâce. Nous avons vécu ensemble tant de merveilleux moments... Souvenez-vous de la vente des porte-clés fluorescents pour financer notre inoubliable voyage dans la Creuse! Ça crée des liens, n'est-ce pas? Des instants d'inoubliable communion! Non? Ne formons-nous pas une grande et indestructible famille soudée par ces efforts qui vous mènent, vous, sur la voie de la connaissance et nous, sur celle du devoir accompli?

Vous savez que je suis restée très jeune d'esprit et que vous pouvez vous confier en toute sérénité. Je sais, je sais, vous me voyez derrière mon grand bureau, lointaine, froide, autoritaire même. Mais pensez-vous que je ne partage pas vos élans, votre enthousiasme, votre folie et même votre esprit taquin et frondeur? Croyez-vous que je ne comprenne pas que les choses aient pu... comment vous dites, déjà, dans votre langage? Partir en sucette, c'est ça? Ou partir en cacahuète?

Bref, il va tout de même falloir vous expliquer. Dans le calme et la confiance, mais vous expliquer. Parce que je constate quand même une chose : il y a une petite semaine on vous a mis dans le car avec trois de vos professeurs, et hier matin vous êtes rentrés seuls. Et en train, en plus.



L'AMOUR AU SUBJONCTIF

Vous pouvez comprendre que j'aie des comptes à rendre. Trois professeurs expérimentés et un chauffeur qui disparaissent de l'autre côté des Alpes, c'est rare. C'est peut-être même une première ! Et ça ne passe pas inaperçu. Je sais bien que l'Italie, au début du printemps, ça peut faire un peu tourner les têtes... On se laisse aller, on se lâche, on se surveille un peu moins, les devoirs et contraintes se diluent dans la crème glacée.

Mais tout de même.

Oui, tout de même, j'aimerais savoir ce qui a bien pu se passer.



2

Roméo

Moi, tout a commencé quand j'ai appris que Juliette allait faire du latin.

Véridique.

Pour vous parler franchement, le latin jusque-là je n'y avais jamais vraiment pensé, je ne me sentais pas tellement concerné. Mais quand j'ai su que j'avais une chance de me retrouver dans la même classe que Juliette, le latin m'a paru d'un coup une langue pas si morte que ça, et même encore très vivante.

Roméo et Juliette, ça vous dit rien, peut-être ? À moi, si. Et qu'on n'aille pas me raconter que les noms n'exercent aucune influence sur le destin des hommes... J'ai des preuves. Des preuves irréfutables.

Pas exactement des preuves scientifiques, si vous voulez, mais je dispose d'un certain nombre de coïncidences troublantes.

Par exemple, j'ai un copain qui s'appelle Éric Pâté. Ses parents sont charcutiers. La meilleure élève de ma classe de l'année dernière s'appelait Hélène Cuhi. Cuhi comme QI, quotient intellectuel, quoi. Reconnaissez qu'on ne peut pas tout mettre sur le compte du hasard.

Quand vous commencez à examiner les choses sous ce jour, ça peut aller très loin. Encore récemment il y avait un gars, au fond de la classe, qui avait oublié que l'eau existait. Il était radioactif pour son entourage, à cause de ses problèmes avec l'hygiène. Eh ben, son nom, c'est Slavpa. Pourtant personne n'a fait le rapprochement et je me demande s'il n'y aurait pas un genre de science à créer dans ce domaine. Et même une science de l'amour pour en revenir à mon propre cas.



Roméo (moi) + Juliette (elle, là-bas), c'était presque mathématique, aussi béton, têtue et éternel qu'une équation non négociable. C'est ce qu'on appelle la prédestination.

Véridique.

Pour en revenir aux langues mortes, il faut bien dire qu'en général les parents sont plutôt flattés que leur enfant fasse des pieds et des mains pour apprendre le latin. Cicéron, Lucrèce, Pline et toute la bande, ça en jette pas mal dans un dîner :

– Il fait quoi, votre fils, le soir ?

– Il joue au bowling avec ses copains. Ou il brûle une ou deux voitures.

– Ah, tiens, c'est drôle, le mien s'amuse à traduire Cicéron.

Eh bien, pas mes parents.

Ils m'ont regardé avec leur air plein d'orties. Ils flairaient un mauvais coup. Une initiative de ce tonneau, de ma part, c'était louche.

– Tu veux transformer le cours en jeux du cirque ? a demandé papa. Tu veux que ça saigne un bon coup ? Tu te prends pour Spartacus ?

Ils savaient à quoi s'en tenir : le coup de l'omelette baveuse cachée dans le jogging de mon meilleur copain, ils ne l'avaient pas digéré ! Alors ils avaient fait intervenir un psychologue qui les avait éclairés sur la cause des turbulences que je répands en classe : mon cerveau de finale olympique.

C'était un soir d'automne et je me souviens que des feuilles toutes sèches jonchaient le sol des rues, ça, c'est pour l'ambiance. Le spécialiste m'a montré trois dessins. Classique. Primaire, même. Pour le premier j'ai dit que ça ressemblait à un gros cœur, pour le deuxième à un arbre, et pour le troisième à un bulot. Il a pris appui sur le dossier de sa chaise, a regardé par la fenêtre la pluie qui se mettait à tomber et, grâce à un interphone, a appelé ma mère qui est entrée dans son cabinet en même temps que dans ses petits souliers.





– Votre enfant est surdoué, a dit le psychologue d'un air catégorique.

J'ai remarqué qu'il suffit d'être un peu enquiquinant en classe pour être immédiatement soupçonné de surdouétisme. Bref, on tenait une explication et on pouvait donc considérer que la visite était couronnée de succès.

Ma mère souriait. Elle a demandé en variant les doses avec son pouce et son index :

- Un petit peu ou très surdoué, si je peux me permettre ?
- Très surdoué. Aucun doute là-dessus.
- C'est une bonne nouvelle, non ? a demandé maman.
- Une mauvaise. Très mauvaise.

Véridique.

Elle a tourné ses yeux embués vers moi. Elle avait de l'admiration dans l'œil droit et de l'inquiétude dans l'autre, ça faisait un genre de strabisme dans l'affection.

Il faut garder la tête froide : surdoué, c'est un grand mot. J'ai un brin de mémoire, c'est vrai, surtout pour la pellicule. J'en ai des kilomètres dans les neurones. Normal, mon grand-père était projectionniste. J'ai été élevé en 64 mm et en Cinémascope. Et le monde, je l'ai d'abord abordé en VO et en 24 images par seconde.

Tout ça pour dire que cette histoire de latin, ils ont trouvé ça louche. Je suis le premier collégien qui a dû batailler ferme pendant les grandes vacances, accepter douze vaisselles et trente repassages pour avoir le droit de faire du latin. Le *droit* de faire du latin. Incroyable.

Chez mes copains, c'était l'inverse. Il y en a un qui a vomi toute sa pizza avant de simuler une crise de tétanie devant *Ben-Hur*, le film (1959, 3 h 32, Charlton Heston dans le rôle de Ben, et 400 000 figurants dans le rôle des autres), tout ça pour suggérer une allergie aux choses latines.





Fallait vraiment l'amour et tous les tremblements qui vont avec pour me faire accepter le sacrifice. Je mets « sacrifice » au singulier par pudeur, mais on comprend bien que c'est général et que ça recouvre de nombreuses souffrances. Si je considère de quoi j'ai été capable par amour, je me demande si je suis si bien parti que ça dans la vie.

Quand je pense à la horde de gens louches que j'ai été obligé de fréquenter en étudiant le latin, il y a de quoi se poser des questions sur la nature humaine en général et sur les programmes scolaires en particulier. Pompée, Claude, Trajan, Tibère... Une belle clique de bandits dans le fond, une jolie bande de sauvages qui ne pensaient qu'à s'écrabouiller, à se faire construire des arcs de triomphe ou à hacher menu des zoos entiers dans des cirques (je ne sais pas ce qu'elle faisait, la SPA de l'époque !). Dire qu'aujourd'hui on nous culpabilise pour une douzaine de chiens abandonnés... Le plus beau, c'est qu'on appelle ça une civilisation... À mon avis, les Romains, ils n'avaient qu'une seule qualité : la propreté. Mais enfin ça suffit quand même pas pour en faire une, de civilisation.

Le seul fréquentable, pas de doutes, c'était Titus. D'abord il était raide dingue de Bérénice, comme moi de Juliette, et en plus il portait un nom de chien.

Bon, je ne nie pas que tout ça puisse avoir une sorte d'intérêt historique. Voir comment les gens d'autrefois s'entr'égorgeaient, finalement, ça peut être instructif.

Mais la grammaire. La grammaire latine.

Franchement.

Vous me direz que je ne suis pas du tout un spécialiste, que j'y connais pas grand-chose, et que des beautés m'échappent. Peut-être, mais quand même. Je veux bien être tolérant et ouvert, mais apprendre une langue qu'on ne parle plus, n'allez pas me soutenir que celui qui a inventé ça tournait tout à fait rond. Ou qu'il n'avait pas décidé d'enquiquiner les autres.





Le sacrifice, je voulais bien. Mais le sacrifice inutile, à moins d'aimer la souffrance, je ne vois pas l'intérêt. Le pire aurait été de faire du latin ET de me trouver dans une autre classe que celle de Juliette. J'ai flatté la providence divine pendant toutes les vacances. Mes parents sont toqués du Languedoc-Roussillon, personne n'est parfait. Je ne sais pas pourquoi, ça doit remonter à loin, mais on y passe toutes nos vacances ; et papa a même collé sur sa voiture un autocollant : « Le Languedoc-Roussillon à fond les ballons ». Grottesque.

Moi, je déteste le Languedoc-Roussillon, mais au moins il y a beaucoup d'églises donc beaucoup de cierges, et chaque fois que je poussais la porte de l'un de ces temples, j'avais l'impression de me rapprocher de ma chère Juliette. Je voyais fondre le temps qui me séparait d'elle en même temps que la cire des cierges.

Tout mon argent de poche est ainsi parti en fumée. De toute façon les souvenirs de Palavas ou de Béziers, genre briquets et porte-clés, avec le temps j'en avais de pleines étagères. Le cierge, c'est une sorte de souvenir spirituel consommable immédiatement et qui au final ne prend pas de place.

Enfin, tout ça pour vous expliquer qu'en classe de latin j'ai essentiellement passé mon temps à glandouiller en regardant Juliette avec les mêmes tourments intérieurs que Titus, mon cher caniche antique qui tirait une langue comme ça devant sa Bérénice. Qu'elle était belle, ma Juliette, avec sa petite queue-de-cheval qui se dandinait sur le rythme de *rosa, rosa, rosam...*

Jusqu'au jour où, entre deux jeux du cirque, deux assassinats, deux guerres puniques ou plus simplement entre un génitif et un datif, madame Kroc nous a annoncé qu'un voyage allait être organisé.

Madame Kroc. Ça ne s'invente pas.

La super occas.

Véridique.



3

Anna

Personnellement, je ne vois pas le problème avec les langues mortes : en histoire, on s'occupe bien de Louis XIV, qui ne bouge pas beaucoup non plus. Avec Zoé et Juliette, nous étions remontées comme des pendules. Nous nous connaissons tellement bien, toutes les trois, que nous ne savons même plus où commence l'une ni où finit l'autre. Notre petite bande, c'est comme une deuxième famille et, croyez-moi, je suis assez tatillonne sur la question de la famille, vous allez voir. Nous sommes assez grandes pour savoir que ça ne durera peut-être pas toujours, que viendra peut-être une époque où nous aurons oublié jusqu'à nos prénoms... Et cet éphémère qui menace, c'est comme un grand fil électrique qui traverse notre amitié et la rend incandescente. Comme vous voyez, j'aime faire des phrases, des phrases, toujours des phrases.

En tout cas, quand nous avons appris qu'un voyage en Italie était organisé, on s'est mises au garde-à-vous, le petit doigt sur la couture du génitif et le nez dans nos cahiers. Et si on nous appuyait dessus, c'était comme un robinet qu'on ouvrait pour laisser couler la première, la deuxième et la troisième déclinaisons, à l'endroit et à l'envers.

Il y a quand même quelque chose de drôle. Vous apprenez l'anglais, vous allez en Angleterre. Vous apprenez l'allemand, vous allez en Allemagne. Et si vous préférez apprendre le danois, eh bien, je suppose que vous vous dirigez vers le Danemark. Mais si vous apprenez le latin, vous allez en Italie. Les langues mortes vous mènent dans les pays vivants.



Il y a eu une réunion d'information, et nous nous sommes tous rassemblés dans le réfectoire. Les parents voulaient savoir à combien on serait par chambre, si lesdites chambres seraient mixtes ou non, si elles disposeraient de douches et de cabinets intégrés ou s'il faudrait galoper à l'autre bout de la ville ; si les lits seraient à plat, jumeaux ou superposés, ce qu'on avalerait le matin, le midi et le soir, s'il y aurait des saucisses au petit déjeuner, si on ne risquait pas d'avoir la colique, si les pneus du car seraient bien gonflés, si le ou les chauffeurs n'aimaient pas trop le vin, si on pourrait les appeler tous les matins et tous les soirs, s'il y aurait un compte rendu des activités tous les jours sur le répondeur, s'il fallait des pansements et des sacs à vomi pour le car, combien il fallait de culottes, en comptant large, si on aurait un bisou et un câlin le soir. Rien que ça, ouf.

– Et un pyjama ? Faut un pyjama ? a demandé le père de Pierre-Louis.

– Évidemment qu'il faut un pyjama, a répondu madame Kroc. Enfin, il me semble.

– Ça dépend des habitudes ! a remarqué la mère de Jean-Paul. Le mien, il dort à...

– C'est vrai, ça, l'a coupée le père de Driss. Je suis d'accord avec vous : chacun ses façons de faire !

Il y a eu un long débat sur la question du pyjama. Finalement, tous les arguments se défendant, il fut convenu que chacun ferait selon ses habitudes. Si on commençait à se braquer, la rencontre allait tourner court.

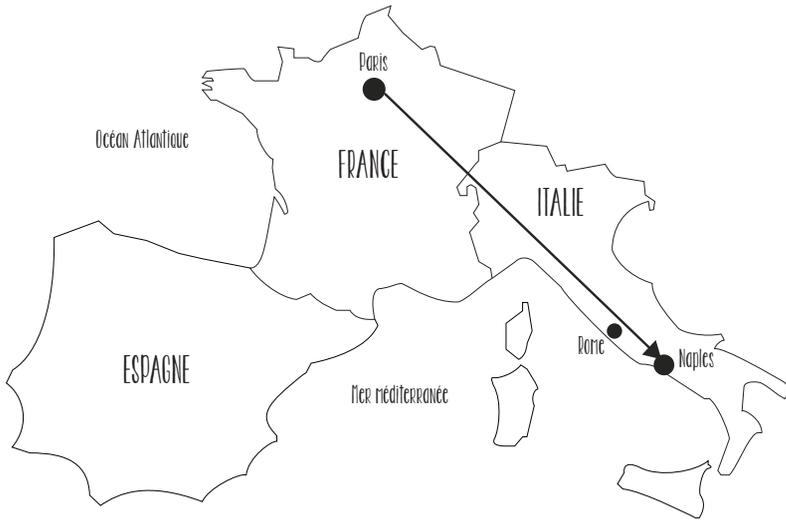
Un monsieur que personne ne connaissait a demandé si les douches étaient vraiment obligatoires ou si on pouvait avoir une dérogation, comme pour le sport. On a cru qu'il plaisantait, alors personne ne lui a répondu.

Finalement, madame Kroc a distribué des documents.





Comme trajet, ça faisait à peu près ça :



Mon Dieu, quel voyage ! Rome. Naples, Pompéi, le Vésuve. Nos trois regards, à Zoé, Juliette et moi, se sont croisés. Il y avait des bulles de joie et d'insouciance dans nos six yeux. Des heures de car. Le paradis. Des kilomètres de chewing-gum. Des autoroutes de pop-corn. Des descentes de guimauve. Évidemment, il faudrait bien prendre l'air de temps en temps, faire mine de nous intéresser et même nous extasier pour ne pas décourager les initiatives de ce genre, mais ça valait quand même le coup.

Et tutti quanti.

– Et c'est quoi, le programme des visites ? ont commencé à demander quelques parents qui souhaitaient se pencher sur l'aspect culturel du déplacement.

À Rome, on verrait tout. À Naples, on verrait tout. Et à Pompéi, on verrait tout. C'était un beau programme. Bien complet.

– Tout ? ont demandé des parents, étonnés.

– Tout ! je vous dis, a résumé madame Kroc.





C'était un peu synthétique, mais ça disait bien ce que ça voulait dire. *Tout*. C'était exactement ce que nous pensions aussi, toutes les trois ; ça résumait bien les choses.

– Ils pourront faire de la gondole ? a demandé une dame qui se vantait d'avoir déjà passé des vacances en Italie.

Il y a eu un grand silence. On l'a fusillée du regard. Dès qu'il s'agit d'écraser les autres sous prétexte qu'on est plus cultivés, il y a foule.

– Ben quoi ? a dit la maman en question, un peu gênée.

Un papa, à côté d'elle, lui a chuchoté à l'oreille, et elle l'a écouté attentivement en fronçant les sourcils.

– C'est quand même pas un grand détour... a murmuré la maman tout doucement, en haussant les épaules.

Nous, nous avons surtout envie de savoir si nous pourrions choisir nos voisins dans le car, nos camarades dans les chambres, jusqu'à quelle heure nous pourrions veiller le soir et dormir le matin, si nous pourrions porter des boucles d'oreilles, des jupes, des talons hauts, et organiser une boum à la fin pour inviter les Italiens à danser.

Et, le rêve absolu : manger de la pizza au mètre.

Nous savions depuis longtemps que beaucoup de choses se vendent au mètre, depuis les tuyaux d'arrosage jusqu'aux livres. Mais nous ignorions totalement l'existence de la pizza au mètre. Charlotte nous en avait révélé l'existence grâce à un dépliant publicitaire que son père avait rapporté d'un déplacement professionnel à Milan. Elle nous avait fait saliver :

– Vous choisissez combien de centimètres vous voulez par personne, et la pizza sort ensuite en grande bande... Pour vingt-huit, à raison de trente bons centimètres chacun, ça nous mène quand même dans les quasiment dix mètres.

– Ils sont forts, les Italiens, avait dit Zoé.

Globalement, la réponse pouvait se résumer ainsi : on verrait. Ça dépendrait. Personne ne savait trop de quoi ni de qui,





mais ça dépendrait. De beaucoup de choses. Du comportement, du maintien, de l'attitude, tiens, quelle blague.

– Justement ! a continué madame Kroc. Puisqu'on en est aux règles de vie commune...

Il s'est mis à pleuvoir sur l'Italie, d'un seul coup : on a donc eu droit à la douche froide d'un discours sur les interdictions à observer et à respecter, les devoirs à remplir et à honorer, les sanctions à craindre et à éviter. Sans compter les règles d'hygiène.

– Douche tous les soirs. Je dis ça surtout pour les garçons. Et pour vous, monsieur, là-bas...

On s'est retournés. Le monsieur qui avait évoqué les exceptions sanitaires semblait préoccupé et comme inquiet.

Ensuite il a été question des rapprochements humains et des hormones, même si le mot n'a pas été prononcé.

– Interdiction pour les filles de monter à l'étage pour voir les garçons. Et évidemment pour les garçons de descendre voir les filles. INTERDICTION AB-SO-LUE.

J'ai pu remarquer de manière générale que les choses manifestement les plus intéressantes sont justement celles qui sont totalement prohibées.

Essayez d'être objectifs : vous êtes dans un hôtel en Italie, quand même émoussés par vingt heures de voyage et repus de pizza au mètre ; vous voilà débarrassés des parents (j'admets que dans mon cas ce dernier terme est mal choisi), sans oublier que la tête vous tourne parce que vous avez quinze ans. Quinze ans, rappelez-vous : le moindre événement qui sort du quotidien déverse dans vos veines des torrents d'eau-de-vie en perfusion. Essayez de visualiser : au-dessus, une bonne douzaine de garçons qui n'attendent que ça ; au-dessous, une bonne douzaine de filles qui n'attendent que ça. Et au milieu de ces deux armées d'hormones à la bolognaise, trois malheureux fantassins qui essaient de faire régner l'ordre. Pas touche, interdiction, ça brûle. Même pas armés, en plus, les fantassins. Des limes et des





pistolets à bouchon contre l'Armée rouge. Je me suis toujours demandé comment il se faisait que les voyages de ce genre ne se terminent jamais en lynchage. On est vraiment très civilisés, il n'y a pas à dire. Ils aiment jouer avec le feu, dans l'Éducation nationale... Il doit y avoir une cellule kamikaze quelque part.

Madame Kroc développait des arguments propres à rassurer son public :

– Vous comprenez, elles ont quand même quinze ans, si vous voyez ce que je veux dire... Nous partons à vingt-huit, je ne voudrais pas que nous rentrions à vingt-six ou vingt-sept, mais pas non plus à vingt-neuf ou trente. Pas besoin de vous faire un dessin, je pense, hi hi.

Elle a souri, contente de son humour, mais le public trouvait ça moyen comme goût. Surtout que nous la connaissions plus pour l'ablatif absolu que pour la gauloiserie. Elle a repris :

– L'année dernière, il y a eu des tentatives d'évasion de la part de quelques jeunes filles... mais elles ont été avortées. Euh... les tentatives, je veux dire.

Ça a jeté un froid polaire. Il y a même carrément eu un vrai malaise.

La vérité, c'est que nous avons tous confusément senti, à ce moment-là, qu'il se passerait d'une drôle de façon, ce voyage, comme s'il était engagé sur des rails un peu tordus. Comme s'il était miné dès le départ. Et *tutti quanti*.



4

Roméo

Alors là, pendant la réunion, j'ai tout de suite compris que je n'allais pas regretter mon pari sur la cire sacrée languedocienne, et que, bingo ! j'avais touché le gros lot. Gros retour sur investissement. J'allais en avoir pour mon argent, avec ces milliers de kilomètres dans l'autocar jusqu'à Rome, puis jusqu'à Naples et Pompéi, avec ces cinq nuits à passer dans des hôtels (ce qui faisait environ 5 x 8 heures, soit 40 heures sans les profs sur le dos), avec ces quinze repas à ingurgiter en tête à tête (pour l'intimité ça allait être relatif, mais bon). À moins de me comporter comme une nouille intégrale, j'avais quand même une petite chance de me rapprocher. Et encore c'était sans compter une petite crevaisson, une petite panne, un petit coup de pouce du destin, quoi.

Et sans compter sur Shakespeare bien fidèle dans la poche. Mon frère à travers les siècles. Sa pièce, *Roméo et Juliette*, il l'avait écrite pour des types comme moi, qui ont besoin de vocabulaire pour exprimer leur amour et conquérir le monde en cinq jours. J'avais là un atout majeur. Un atout cœur.

Puisqu'on en est au chapitre des grands hommes, je préfère évoquer tout de suite, et avant que le car ne démarre, la question de l'atavisme familial.

Deschanel, c'est mon nom. Comme Paul Deschanel. Je vois que ça vous dit quelque chose. Mon arrière-grand-père, s'il vous plaît, et accessoirement président de la République. Et pas n'importe lequel : le seul, vous m'entendez bien, le seul à n'avoir servi qu'une année. De 1920 à 1920 (allez vérifier si vous ne me croyez pas). Pour cause de folie. Un jour on le retrouva en pyjama, en pleine nuit, sur le quai d'une gare... Il s'était rendu au buffet



pour casser la croûte et le voyage diplomatique était reparti sans lui. Une autre fois, véridique, on le vit se baigner dans les fontaines du Luxembourg. Et pour finir, devant l'Assemblée nationale, il accepta de signer sa démission à la condition expresse qu'on demandât aux poissons de se prononcer sur la question. Par référendum aquatique. D'ailleurs je tiens de lui une tendance aux petites manies, aussi innocentes qu'incontrôlables. Je suis par exemple très à cheval sur le subjonctif imparfait ; vous savez bien, des trucs comme « il aurait fallu que je le prisse, que nous le voulussions, que je le susse »...

C'est à cause de cet ancêtre que mes parents sont un peu à cran sur la question psychologique et qu'ils ont un numéro spécial, une sorte de ligne rouge qui les met en relation directe avec le spécialiste. Un abonnement presque.

Mon grand-père paternel, sans doute pour échapper à ce lourd héritage, se fit explorateur au Congo. On retrouva son chapeau accroché aux crocs d'un lion.

Mon père, lui, s'en alla encore plus loin. Beaucoup plus loin. Il choisit une solution radicale. Il devint philosophe.

– Philo quoi ? m'a demandé Slavpa dans le car.

– Sophe. Philosophe.

J'avais accepté de m'installer à côté de lui, malgré les inconvénients, parce que le groupe des filles n'était qu'à cinq rangées de là. Ce n'était pas tout près, mais pas non plus le grand lointain. Et même si je ne gagnais qu'un rang par journée, eh bien, j'avais toutes les chances de faire le voyage de retour dans le parfum de Juliette. Et avec mon allié Shakespeare en baïonnette, allez savoir ce qui pouvait se passer.

– Ça fait quoi, un philosophe ? a insisté Slavpa.

Je louchais du côté de Juliette et de ses copines, mais je me sentais quand même obligé d'alimenter la conversation.

– Eh ben, ça pense, un philosophe.





– Mais ça pense à quoi ? Moi aussi, je pense. Et toi aussi...
Enfin, je pense...

Il se trouvait très drôle.

– Je sais pas, moi... Ça pense à la vie...

– À la vie ? Tu te paieras pas ma tête par hasard ?

– Par exemple, il se demande si le temps existe ou si c'est une illusion. La semaine dernière, il essayait de savoir si la vie avait un sens ou non. Et l'année dernière, si on était certain d'exister.

Slavpa hochait la tête. Il avait l'air d'apprécier.

– Et il est payé pour ça ? Super chelou, il a jugé tout net.

J'ai pas précisé que même s'il pense tout le temps à ce genre de choses très élevées, ça l'empêche pas de dire « putainde-merdedeconnard » dès qu'il pose ses fesses devant un volant ni de se gratter le derrière devant la cheminée. Véridique. Ensuite, comme je voyais que Slavpa était bien disposé, j'ai tenté un gros coup :

– En ce moment il essaie de savoir si l'hygiène, le savon, le shampoing, toutes ces choses de la propreté, c'est acquis ou inné.

Slavpa a froncé des sourcils en béton.

– Tu peux préciser ?

– Eh ben, si on naît tous avec ou bien si ça vient après avec l'éducation. Comme la politesse. Par respect pour l'entourage, si tu veux.

Il a levé le menton en avançant les lèvres. Il n'avait pas l'air de faire le lien avec son propre cas.

– Et le tien, de père, j'ai demandé, il fait quoi ?

– Le mien, il est plombier.

Il s'est mis à regarder le paysage. Je voyais son visage se refléter dans la vitre et se mêler aux vaches qui brouaient paisiblement dans les champs devant lesquels nous passions à toute allure. À la dérobée, j'ai regardé Juliette, au fond du car. Elle entamait son douzième paquet de chewing-gum. Elle allait se coller une aérophagie du tonnerre et elle serait peut-être pas à





son maximum de séduction quand je parviendrais à sa hauteur, mais bon. Malgré ça, je pensais comme Shakespeare :

Mais le soleil qui perçoit tout

N'a jamais vu son égale depuis le commencement du monde¹ (I, 2)

C'était tellement exactement le fond de ma pensée que je me disais qu'il m'avait volé mes phrases. Il vivait de l'autre côté de la Manche ; il y a plusieurs centaines d'années entre nous, et pourtant il me ressemble comme un frère. Un frère de cœur tourmenté. Dans la vie il y a les tourmentés et les autres. Eh bien, je peux vous garantir que Shakespeare et moi nous ne faisons pas partie des autres.

Des années comme ça, à la regarder, Juliette ; ça me gelait de partout, ce sentiment, comme un grand hiver en plein été, et soudain ça se mettait à me cuire comme un soleil ardent en plein hiver ; j'avais les genoux en marmelade et le cœur qui descendait en toboggan. Chaque fois que je la rencontre le matin, c'est comme la traversée du triangle des Bermudes avec un brouillage des données et la navigation à vue. J'ai remarqué que chaque fois que je croise son regard j'ai de l'aquarelle plein les yeux, et je me mets à fuir de partout. On ne peut pas tout à fait dire que je pleure – la preuve, c'est que je souris comme un imbécile au milieu des torrents qui coulent. Mais pour le séjour en Italie, j'avais prévu le coup : j'avais acheté des lunettes de soleil, des Ray-Ban. Des fausses, aux puces d'Aubervilliers. Avec ça, j'étais tranquille.

Véridique.

Qu'on s'étonne, après, si j'ai la psychologie détraquée. Personne ne sait la souffrance de ceux que le sentiment d'amour a frappés au pied du berceau.

J'en étais là quand on a été interrompus par la prof de musique.

1. Tous les extraits de *Roméo et Juliette* sont tirés de l'édition bilingue GF – Flammarion, 1992, traduction de Pierre Jean Jouve et Georges Pitoëff.



5

Zoé

Oui, c'est à ce moment-là que madame Triolet s'est levée. On n'avait pas fait deux cents kilomètres. On était juste en vue de Dijon et de sa moutarde. Or, quand madame Triolet se levait, on pouvait être sûr que c'était avec des intentions bien précises.

– On va chanter un peu pour meubler le petit creux, elle a dit.

Ça a produit un grand silence. On n'entendait plus que le paisible ronronnement du moteur. Fallait le temps d'encaisser. On avait bien entendu : chanter.

Dit comme ça, « On va chanter un peu », ça n'a l'air de rien ; ça peut même paraître anodin, voire engageant, hein ?

Elle n'était pas franchement désagréable, madame Triolet, ni tout à fait mal disposée à l'égard de la jeunesse, mais ses cordes vocales étaient tendues comme celle d'un arc, et si on se fiait aux apparences, on ne pouvait pas dire qu'elle donnait véritablement envie de devenir musicienne. Ce n'était pas une question d'intention ni de motivation, mais de pédagogie.

Pourtant, s'il y en a une qui prenait sa matière au sérieux, c'était bien elle. Il y a le vrai sérieux sérieux bien solide et le sérieux un peu avachi. Eh bien, avec madame Triolet, je peux vous dire qu'on était dans le dur et pas du tout dans la guimauve, que le chant pour elle, c'était un truc presque religieux, un truc de cathédrale sans chauffage où il fallait chanter pour survivre.

D'après Juliette, quand elle pétait, madame Triolet pouvait pas s'empêcher de chercher si c'était un *fa* dièse ou un *la* bémol. Elle est bête aussi, Juliette, il n'y a pas idée de dire des trucs pareils : après, on pouvait plus s'empêcher de l'imaginer.



– AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA...

– Et maintenant durcissez votre ventre.

– DUUUUUUUUUURRRRRRRRRRRRRRRRR le ventre !

Madame Triolet avait dans l'idée que le chant, c'est une épreuve sportive et qu'il faut s'y préparer comme à une course de haies. Elle a eu son geste qui donne l'impression de tirer une corde à l'horizontale et qui signifie en langage musicien : Fermez vos gueules, vous allez bientôt les ouvrir. Elle s'est raclé la gorge dans le silence qui était revenu, a fermé les yeux pour la concentration. Le car ronronnait dans les graves comme une contrebasse obstinée.

– Il s'agit de chanter juste, elle a dit solennellement.

Tarzan, le chauffeur, a murmuré à voix basse quelques mots qu'on a vaguement entendus sans les comprendre tout à fait. Il y a eu un long silence de stupéfaction tandis que Tarzan esquissait un petit sourire confus. Madame Triolet, désarmée et pétrifiée, s'est retournée vers sa collègue, qui s'est levée d'un seul coup, mains aux hanches.

– Eh ben, dites donc, ça va, vous ! a dit madame Kroc. Il ne faut pas vous gêner. Si c'est comme ça que vous éduquez vos enfants, c'est pas demain qu'ils seront Petits Chanteurs à la croix de bois.

Madame Triolet a fini par réagir ; elle avait l'air vraiment fâchée, mais, en professionnelle, elle s'est vite reprise. Elle a refait son geste impressionnant avec la ficelle qu'elle tire. Et si elle vous regardait en même temps, vous aviez l'impression qu'elle allait vous pendre. Elle devait être un peu troublée par l'intervention du chauffeur et elle s'est emmêlé les pinceaux.

– Bon, allez, les enfants, il s'agit de chanter fort !

Il y a eu un nouveau blanc. On chante fort ou on chante juste ? Tarzan se pinçait les lèvres. Qu'est-ce qu'il avait bien pu lui dire exactement pour la faire grésiller à ce point ? J'ai observé madame Triolet. Elle était très mince avec un petit visage de



renard encadré par des cheveux courts et châains. Elle semblait vraiment déçue que les choses musicales tournent à la rigolade. J'ai eu un peu de peine pour elle.

Nous, les filles, on avait toutes eu le coup de foudre immédiat pour Tarzan. Mais vraiment le gros gros coup de foudre. Il était arrivé à toute allure sur le parking du collège, avait dérapé pour faire demi-tour en faisant crisser les pneus du car, avant de se garer au cordeau. Il était descendu doucement, moulé dans un débardeur blanc, aussi détendu que s'il allait à la plage et chaussé de santiags dont les pointes montaient jusqu'au ciel. Un immense sourire découvrait des dents d'une blancheur éclatante. Il avait des épaules de porte-avions et une crinière de cheveux blancs plaqués sur le derrière du crâne et qui rebiquaient dans sa nuque. Il s'était mis à jongler avec nos valises, qu'il avait fait glisser dans la soute d'une simple pichenette.

Et pendant qu'il conduisait, il tenait sur ses genoux un énorme chat gris.

Et ce chat, Tarzan l'avait appelé *Tête de Con*.

Il y a eu un ralentissement. Madame Triolet s'est retenue à un siège pour ne pas tomber.

– Essence ! a dit Tarzan. Faut que je fasse le plein.

– Déjà ? a dit madame Kroc. C'est un tout petit réservoir, dites-moi !

– Énorme, au contraire, mais j'ai oublié de le remplir avant de partir.

Le car s'engageait sur la bretelle de sortie. Madame Triolet a commenté :

– Les enfants, soyez patients, et surtout moins bruyants ! Il y en a pour deux minutes, que personne ne chahute. Pas la peine de sortir, il faudra bientôt repartir. Soyez sages et pleins de courage.

– Et ma pause ? a demandé Tarzan.

L'AMOUR AU SUBJONCTIF

– Votre pause ? s'est étonnée madame Kroc. Eh bien, on n'est pas arrivés s'il faut se reposer ! Il y a à peine deux heures qu'on est partis.

– Justement. Pause toutes les deux heures. Une demi-heure, c'est le règlement. Vaudrait mieux que les enfants sortent.

Tarzan a arrêté le moteur. Il a pris le micro. Il avait une voix très douce.

– Prenez un lainage. Il fait un froid de connard !

6

Roméo

On a tout de suite senti qu'il allait y avoir de l'électricité statique entre madame Kroc et Tarzan. Un haltérophile et une ballerine de chaque côté d'une balançoire, si vous voulez visualiser les choses. Johnny Weissmuller et Audrey Hepburn. S'il lui avait soufflé dessus, elle se serait envolée direct jusqu'au Colisée. Ils ne se situaient pas du tout dans la même catégorie, ni de vocabulaire, ni d'éducation, ni de rien du tout d'ailleurs. C'est pour ça que ça a pris des proportions incroyables, cette histoire. Avec sa pause qui a interrompu le quart d'heure musical, Tarzan avait lu dans notre esprit, et dès ce moment-là on a su que c'était le genre à nous comprendre.

Véridique.

On est descendus du car.

– Je peux rester pour caresser Tête de Con ? a demandé Jérôme à madame Kroc.

– Tu ne vas rien caresser du tout et tu vas me copier cent fois : « Je ne dois pas prendre exemple sur Tarzan. »

– D'accord.

– Ajoute : « Car c'est un mauvais exemple. »

On s'est tous dispersés sur l'aire d'autoroute. Jérôme faisait la tête à cause de sa punition et, les mains dans les poches, frappait du pied dans des cailloux.

– Je trouve que ça n'incite pas à l'amour des bêtes, il disait.

Personnellement, même si je trouvais que le voyage était vraiment parti sur de drôles de rails, j'étais léger comme un rosignol et plein d'espoir. Je suivais Juliette du regard. J'avais mis mes Ray-Ban pour rester digne. C'est chouette, les verres teintés.



Vous pouvez chialer tant que vous voulez derrière, si vous serrez les poings et les mâchoires, on vous prend pour un gros dur. Elle traînait avec ses copines à feuilleter les revues pour minettes où il n'y a que des types à qui je ne ressemblerai jamais. Discrètement, je me suis regardé dans un bout de miroir. J'étais pas si mal, dans le fond ; pas merveilleux merveilleux, mais quand même plutôt dans le haut du tableau. Bon, évidemment, j'aurais préféré avoir les cheveux moins frisés et moins gras, avoir le front plus haut, pour l'atmosphère intellectuelle ; et aussi j'aurais bien commandé pour Noël un menton un peu moins pointu. Pour mes lèvres, si on m'avait demandé mon avis, j'aurais choisi un modèle moins large, parce que celui qu'on m'a donné manque de tenue. À mon avis il devait être en promotion. Ou c'était une fin de série. J'aurais également vu d'un bon œil un cou plus fin et plus long, des yeux un peu plus ouverts et plus pétillants. Mais bon. Peut-être pas dans le haut du tableau, finalement, mais pas dans les profondeurs non plus. Dans le grand troupeau anonyme des acceptables. C'est vraiment ça le problème de l'adolescence : pour se situer quelque part, faut se lever tôt.

Véridique.

Je me suis dit : voilà, t'es une fille et tu tombes nez à nez avec le type frisé dans le miroir. Comme ça, direct, sans que ça passe par le cerveau, comment tu réagis ? Tu peux tomber amoureuse ou tu peux pas ? Rien qu'avec l'instinct féminin, sans réfléchir ni passer par la case pitié, oui ou non ? Tu vibres ou pas ? Purée, c'était difficile de se mettre dans la peau d'une fille qui me rencontre, presque impossible à juger de l'extérieur en toute objectivité.

Heureusement, j'avais mes Ray-Ban. Le truc d'enfer qui empêche le reste de tomber. Comme le slip de Superman par-dessus son collant.

À ce moment précis, dans mon bout de station-service, je me suis dit que le seul problème dans l'existence est de savoir si on





peut inspirer de l'amour ou non, et que le reste n'a strictement, mais alors vraiment strictement aucune importance.

Tarzan était accoudé au bar, et madame Kroc le surveillait de loin en faisant mine de feuilleter *Le Magazine littéraire*. Non, il n'était pas en apnée dans le Ricard ; il paraissait détendu et dans les meilleures dispositions en sifflotant devant un café.

Au fond de la station, monsieur Gentil, notre professeur d'histoire, s'était enfermé dans une cabine téléphonique où il semblait entretenir une conversation serrée qu'il ponctuait de grands gestes de la main. J'ai remarqué qu'il avait le lobe des oreilles tout rouge.

J'ai décidé de réintégrer ma place dans le car, taraudé soudain par une question : pourquoi mon père, qui réfléchissait absolument à tous les trucs importants pour les humains, ne réfléchissait-il jamais à l'amour ? C'est quand même bien de la philosophie, d'essayer de savoir, nom de Dieu, 1) pourquoi une fille vous fait battre le cœur le jour de la rentrée de maternelle et 2) pourquoi ensuite vous ne parvenez plus à vous en dépêtrer, ni à dormir, ni à penser, ni à poser vos divisions. Je sais que je suis un cas extrême, mais quand même certainement pas unique.

On a fait la queue devant la porte du car. Juliette était dans les parages, alors j'ai bien calé mes Ray-Ban comme quand vous voulez regarder le soleil pendant une éclipse sans vous brûler les yeux. Une fois à ma place, je me suis dit que mon père, comme la plupart des philosophes, refusait de penser à l'amour parce qu'il avait peur de ce qu'il risquait de trouver dans la boîte. Moi, j'étais en avance. J'avais compris que l'amour, c'est une fatalité. Mais une fatalité du bonheur ou du malheur ? Moi, la fatalité, elle m'a pris au berceau. Ou presque.

La première fois que j'ai vu Juliette, ça remonte effectivement à loin : le jour de la rentrée de petite section de maternelle. Sur le premier barreau de l'échelle, quoi. J'étais à côté d'elle ; on a tous dû se donner la main, pour bien sentir qu'on était unis et





dans le même bain. J'étais déjà très réceptif et j'ai eu l'impression d'avoir mis les doigts dans la prise. Juliette, elle, se contentait de sucer la patte dégoûtante de son ours en peluche. J'attendais qu'elle me regarde, mais elle préférerait draguer son ours plein de bave. D'un seul coup j'ai compris que dans la vie il fallait compter avec la rivalité. Quand j'ai vu que, manifestement, on n'était pas sur la même longueur d'onde, je me suis mis à cavalier vers les cabinets, où je me suis caché. Ça a retardé tout le monde. Mon père philosophe criait derrière la porte :

– Nom de Dieu, tu vas sortir de là, oui ou... ? Enfin, tu vas sortir de là ?

– Pourquoi ? j'avais répondu.

– Ben, a dit mon père, parce que tu es à l'école, et qu'à l'école on ne passe pas sa journée aux cabinets !

– Pourquoi ? j'avais répondu.

– Parce que, bon sang, à l'école, on est là pour apprendre avec les autres. Et que dans les cabinets on n'apprend rien. Et qu'on y est tout seul.

– Pourquoi, papa ?

Le soir même j'ai fait une jaunisse, et je suis resté jaune comme un coing pendant une bonne semaine. Bref, la galère sentimentale.

Les années suivantes, ça ne s'est pas tellement amélioré. Le hasard se conjuguant avec la fatalité, chaque année je tombais dans la même classe que Juliette. Évidemment, j'ai bien pensé, un jour, lui ouvrir mon cœur. Je lui ai acheté un bijou dans une fête foraine, un truc un peu classe, plastoque sur carton, et je me suis amené face à elle pendant une récréation.

– Sakdcneeontodntylyhkfbrtneont ! j'ai dit sans respirer.

– Quoi ? elle a répondu.

– Hegbdlfbhrfnnnffffffffffffffffffff !

– Tu peux être plus précis ?

– On mange quoi à la cantine ?





Véridique.

Le truc, je l'ai offert à la fête des Mères, et l'audace conquérante, je l'ai mise au placard. Des années durant.

Pendant longtemps mon seul espoir fut le spectacle de fin d'année, auquel nous participions tous. Eh bien, vous me croirez ou non, pas une fois, pas une SEULE fois il ne m'a été donné de me trouver à côté de Juliette pendant le salut final qui exigeait que nous nous donnassions (subjonctif imparfait, classe, hein!) la main.

En CM2, il a été question que Juliette déménage. J'ai fait une crise d'eczéma. Puis un début d'ulcère. Ajouté à la jaunisse de la maternelle, ça commençait à faire beaucoup. On a cru que j'étais condamné. Et je l'étais. À la peine capitale, même. Perpet', j'avais pris.

Heureusement, maman disposait du téléphone rouge. On est repartis voir le psychologue qui m'avait classé comme surdoué. Je lui ai expliqué mon cas très posément.

– Je sais, il m'a dit, je sais. Moi aussi...

– Non ?

– Si. Un peu plus tard que toi parce que je ne suis pas surdoué : au CP. C'est pas du gâteau. Tu tiens le coup ?

– Couci-couça. Et vous, alors, vous vous en êtes tiré ?

– Oui, mais j'ai cru que j'allais y laisser ma peau. On a quatre enfants et douze petits-enfants.

Il a appuyé sur un bouton et la secrétaire a ouvert la porte à mes parents.

– Alors, a demandé maman, qu'est-ce qu'il a ?

– Il est amoureux.

– Ce n'est que ça ? a dit papa. C'est une bonne nouvelle, non ?

– Mauvaise. Très mauvaise.

– Mais ce n'est pas une maladie.

– C'est vous qui le dites, a dit le psychologue.

– C'est toi qui le dis, papa.





Mes parents sont passés devant moi, et avant que je sorte le psychologue m'a mis la main sur l'épaule. Je me suis retourné.

– Bonne chance, petit.

Il croisait les doigts.

Véridique.

La situation s'est ensuite stabilisée. On survit avec un souffle au cœur, l'existence est assez pénible, mais on survit. Jusqu'au conseil de classe du deuxième trimestre de cette année de troisième, où – en tant que délégué – j'appris qu'elle intégrerait une classe artistique dans un autre lycée que celui qui aurait l'honneur de m'accueillir. Quand je vous dis que ce voyage, c'était ma toute dernière chance.

Tandis que tout le monde s'installait à sa place, j'ai attrapé mon frère Shakespeare par le cou. Tu vois, mon vieux, même si t'es anglische et que tu nous bats au tournoi des Six Nations, t'as bien raison :

L'amour est une fumée formée des vapeurs des soupirs :

Purifié, c'est un feu dans les yeux des amants,

Agité, une mer nourrie des larmes des amants (I, 1)

Mais quand même, parfois, si tu pouvais parler plus simplement, on serait encore plus copains.

Madame Kroc nous a comptés pour la dix-huitième fois en moins de trois cents kilomètres. Je pense que c'est une sorte de tic qui rassure. Qui rassure ceux qui comptent et ceux qui sont comptés. Notez bien que je ne critique pas, chacun a droit à ses petits troubles obsessionnels compulsifs (TOC pour les connaisseurs et les concernés). J'ai lu un témoignage, la semaine dernière, dans lequel un professeur confiait avoir arrêté sa carrière le jour où on lui a fait remarquer qu'il disait « chut ! » tout seul dans son salon en plein mois d'août. Véridique. Évidemment, maintenant, avec le recul, ça fait drôle de penser à ça.





– C'est bon, il ne manque personne. On peut y aller.

Tarzan a pris Tête de Con sur ses genoux, l'a caressé pensivement, puis il s'est emparé du micro. On a eu l'impression qu'il allait entonner *Be Bop A Lula*. Non, il nous a simplement demandé, très posément :

– Rock'n'roll ?

– Rock'n'roll ! on a tous répondu, très calmement.

Il s'est retourné vers madame Kroc pour avoir confirmation.

– Rock'n'roll, ma petite dame ?

Elle a tourné son visage vers la vitre pour montrer qu'elle ne voulait même pas répondre. Elle semblait outragée. Et puis très furtivement, comme en crachant les mots pour s'en débarrasser, elle a murmuré :

– On n'a pas gardé les cochons ensemble.

Tarzan a démarré à fond en faisant crisser les pneus. Ça sentait déjà l'Italie et la pizza. Pour tuer le temps (mon père dit toujours que cette expression l'agace parce que ce n'est pas nous qui le tuons, le temps, mais l'inverse, ha ! ha ! et là, il s'écroule de rire, l'humour des philosophes...), on a décidé de compter toutes les Fiat qu'on croiserait.

J'en manquais une sur deux parce que je regardais Juliette confondre les Fiat et les Lancia. Je me suis dit que plus tard c'est moi qui m'occuperais des corvées automobiles, genre révisions, contrôles techniques et autres conneries de ce style. Je sentais mes Ray-Ban embuées prendre la forme de deux cœurs. Ça devait commencer à se savoir dans le monde entier que j'avais le cœur pris. Je me sentais comme Superman mais sans son slip rouge : le collant aux chevilles.

